

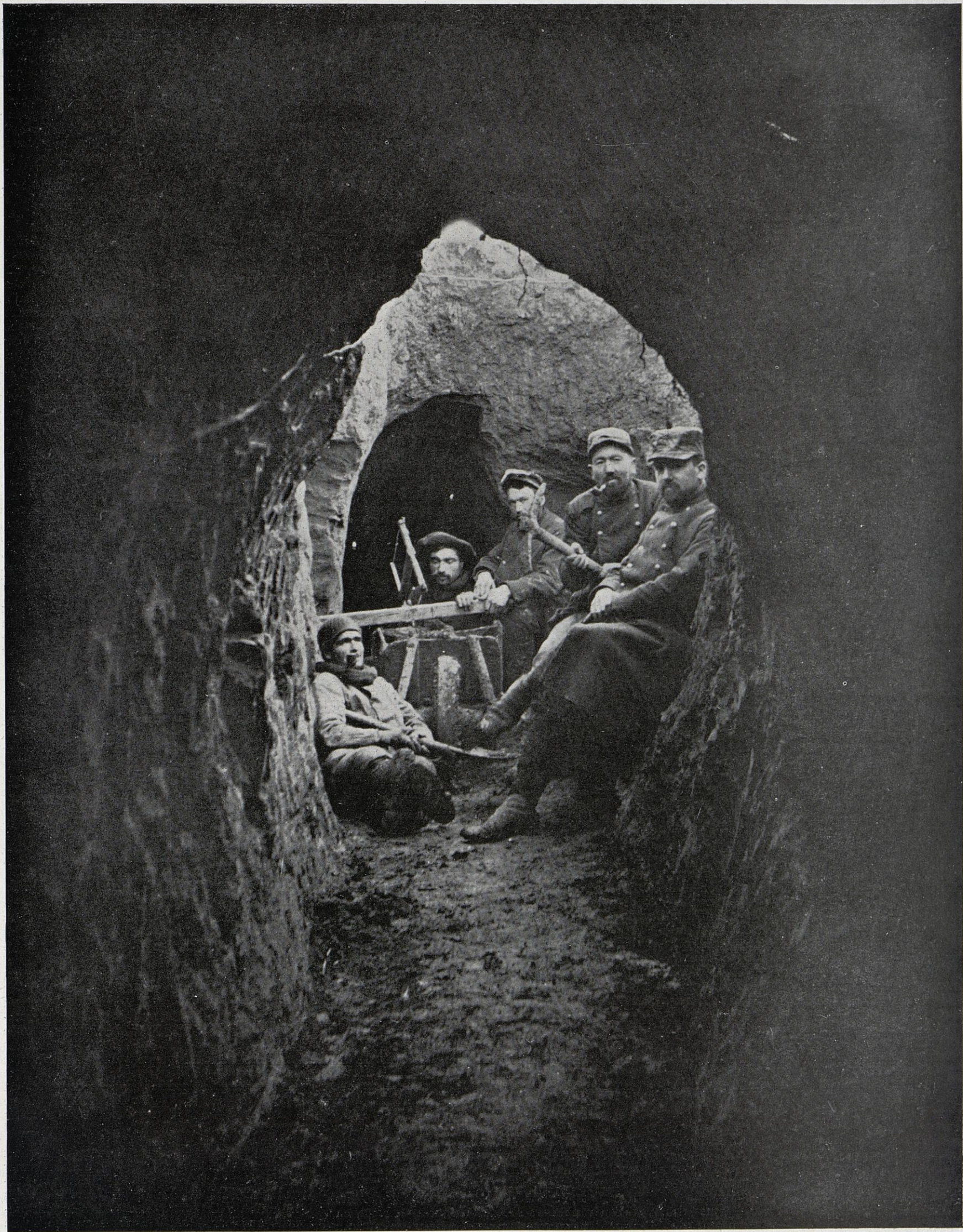
LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3007.

SAMEDI 7 AOUT 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED JOUSSELIN



TRAVAUX DE SAPE

Au milieu d'une galerie, dans la lumière d'un puits d'aération, quelques soldats scient des madriers destinés à consolider une sape dont on voit l'ouverture à gauche de la photographie. Ce document donne une idée de ce que peut exiger d'efforts soutenus et patients la guerre de sape.

(Voir l'article pages 85 et 86.)

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

UN TRAIN DE MUTILÉS

La gare de Constance — dernière ville allemande à la frontière de Suisse. Le « chargement » est là, attendant l'heure de l'installation dans les wagons, déjà alignés le long du quai. Ce « chargement » se compose d'environ deux cent quatre-vingts hommes, tous jeunes, étendus sur des civières ou assis sur des banquettes. A l'un manque un bras, à l'autre une jambe ; quelques-uns sont paralysés de tout le corps ; plusieurs sont aveugles. Aux termes des conventions internationales, ne sont, en effet, considérés comme « grands blessés » et rendus à leur pays que les officiers ou soldats ayant perdu, totalement ou partiellement l'un de leurs membres — (au moins le pied ou la main, précise le texte) ; — ceux qui ont perdu les deux yeux, ou qui sont atteints de tuberculose pulmonaire avancée, de maladies mentales incurables, etc. ; être assis là, sur les bancs de la gare de Constance, parmi les *heureux* qui vont être rapatriés, équivalait à un brevet d'incapacité absolue : on est parti, il y a un an, plein d'entrain, de vigueur, de force ; on revient infirme pour toujours, retranché de la vie active, bon à rien.

Miracle ! Ils sont gais ! Les employés allemands considèrent avec une sorte de stupéfaction ces Français qui tous rient et jacassent. Un isolé pleure ; on s'informe, il vient d'apprendre la mort de son frère aîné, tué à l'ennemi. Les autres ont l'air insouciant et narquois ; il y a des faces sans nez, sans lèvres, sans dents, et qui *rigolent*, des yeux sans regards qui railent encore !

Les médecins allemands, méticuleux, passent une dernière visite : il ne faudrait pas rendre à la France un homme qui pourrait encore être utilisé et remplacer, dans quelque bureau, un plus valide : ils examinent de près et sans indulgence ni pitié d'aucune sorte ; voici un paralytique dont les doigts restent flexibles ; un fou dont l'état mental pourrait s'améliorer : ils ne partiront pas. Ceux auxquels la libération est ainsi refusée au dernier moment ont le cœur gros ; la déception est si rude ; mais aucun ne faiblit ; ils font leurs adieux aux camarades ; les chargent de leurs commissions pour la France, pour la femme et les petits qu'ils espéraient bien être sur le point de revoir : « Dites-leur qu'ils ne se languissent pas », recommande un Provençal. « Et surtout qu'on ne flanche pas, chez nous ! Il ne faut pas que nous nous soyons fait abîmer comme ça, seulement pour le roi de Prusse ! » ajoute un autre, qui reste sur le quai et qui voit ses camarades s'installer dans les wagons.

Enfin, cette cour des miracles de héros a pris possession du train de rapatriement. Les uns y ont été hissés sur leurs civières ; les autres, poussés, tirés, portés, ont gravi les marches et s'installent sur les banquettes ; les fous, — une dizaine, — sont logés à part, sous la surveillance d'une « sœur » qui ne les quittera pas. La nuit tombe ; un coup de sifflet prolongé, le train se met en mouvement ; en quelques minutes il a atteint la frontière ; il roule maintenant en Suisse ; des infirmiers volontaires, qu'on appelle les *Samaritains*, passent de compartiments en compartiments, distribuant du lait chaud, du pain tendre ; dans chaque wagon une dame de la Croix-Rouge aide les blessés, présente la tasse à ceux qui n'ont plus de mains, coupe le pain pour les manchots, assiste les aveugles et guide leurs doigts inhabiles. Et, d'un bout à l'autre du train, les causeries s'animent, les chants s'élèvent ; on pousse éperduement, à pleine gorge, le cri *Vive la France !* que, depuis de longs mois, on retient à si grand-peine ; on se grise avec ces trois mots, et, dans la campagne, toute noire, il semble que de bruyants échos le répètent. Eh ! oui, l'arrivée du train de rapatriés est signalée, et, aux barrières, devant lesquelles il passe à toute vapeur, sur les talus de la voie, aux abords des villages, le même cri de joyeux accueil retentit, montant de groupes sombres qu'on distingue à peine.

Dix heures du soir : des lumières aperçues, des entrecroisements de voies que signalent des feux rouges ou verts, annoncent l'approche d'une grande ville. C'est Zurich. Le train ralentit, pénètre sous le grand hall d'une gare importante

et s'arrête essoufflé le long du quai où, sous la lumière éclatante et crue, stationnent des personnages qu'entoure une foule respectueuse. Il y a là M. l'ambassadeur de France et sa femme, Mme Pageot, des hauts fonctionnaires du canton, des médecins, quelques Français de marque aussi, venus pour saluer nos rapatriés. Tous pénètrent dans le train qui déjà se remet en marche, tandis qu'une formidable acclamation s'élève de la foule immense, tenue à distance de la gare, mais qui s'est entassée sur les ponts de la voie, sur les remblais, le long des grilles, partout où, les bras levés, les chapeaux en l'air, elle peut manifester son admiration pour nos poilus et son amour de la France.

Notre ambassadeur parcourt lentement les wagons ; s'arrête auprès de chacun des blessés, les interroge avec sympathie sur leur état de santé ; sur leur famille, sur la façon dont ils ont été traités, tandis que Mme Pageot offre paquets de cigarettes et de cigares, cartes postales, chocolat, journaux du jour. Les pauvres mutilés s'étonnent et s'attendent ; ils sont gênés, presque honteux de tant de prévenances. Ils demandent ce qu'ils ont fait pour mériter toutes ces gâteries ; à quoi nul ne se sent le courage de leur répondre car leur question ingénue met des larmes dans tous les yeux. Et toutes ces figures pâles, ces joues creuses, ces traits tirés par la douleur, s'éclairent d'un rayon de joie en entendant parler de la patrie qu'on va revoir.

De temps à autre la conversation est interrompue, le train, sans s'y arrêter, traverse une gare de la Suisse allemande : c'est Baden, ensuite Aarau, puis Olten ; sur les quais, des centaines de gens, agitant chapeaux et mouchoirs, acclament les soldats français. A Berne, arrêt de quelques minutes ; un amoncellement de cadeaux et de provisions, offert par le Comité de la Croix-Rouge, est porté dans le train ; la population, groupée aux abords de la gare, pousse de vigoureux vivats. A Fribourg, où l'on arrive à une heure du matin, trois ou quatre mille personnes couvrent le quai. Au moment où le train entre en gare, un grand cri s'élève *Vive la France !* Alors avalanche de bouquets et de paquets aux rubans tricolores, distributions de cartes postales, de petits drapeaux. Quand la foule a comblé les blessés, elle leur demande à son tour quelques souvenirs : « Un bouton, s'il vous plaît, monsieur ! » Ce sont surtout de jeunes voix féminines qui profèrent cette sollicitation. Les soldats, un instant surpris, arrachent à leur vieille capote les petits disques de cuivre terni, qui demain seront montés en broche ou en épingle comme des reliques. Quelques mutilés doivent abandonner aux mains qui se tendent vers eux leur képi ou leur bonnet de police.

Un peu plus loin, à Romont, mêmes bravos, mêmes hommages d'une foule qui, à deux heures du matin, a tenu à *voir passer* le train des blessés français, qui doit cependant « brûler » la gare et passe sans s'arrêter. Deux heures et demie : on est à Lausanne ; aux abords de la station toutes les maisons sont éclairées ; huit à dix mille personnes se pressent sur les quais, dans les cours, dans les dépendances de la gare ; l'élan de chaude et vibrante sympathie s'accroît encore ; des fleurs, des paquets de victuailles et de friandises, s'engouffrent par les portières dans les wagons encombrés. Heureusement qu'il reste encore aux capotes quelques boutons de cuivre et sur les banquettes quelques képis...

Et quand le train reprend sa marche, au chant de la *Marseillaise*, les rapatriés, pris de la griserie communicative que suscite leur passage, remercient du geste et de la voix ces étrangers qui saluent en eux la France admirée. Dans les wagons, à chacune des étapes, l'émotion de ces héros mutilés devient plus intense : elle s'exprime encore « à la bonne franquette » : « Quel patelin ! mon vieux », dit l'un. « En voilà un populo », remarque un autre. « Ils sont rien chics ! » fait un troisième ; mais le ton de ces formules familières n'a plus rien de gouailleux ; il y a de l'enrouement dans toutes les voix, des larmes dans tous ces yeux qui sont restés secs devant tant de terribles spectacles. A mesure qu'ils avancent dans ce triomphe, nos poilus s'animent, s'exaltent ; ces paralytiques, ces manchots, ces boiteux rient comme des enfants découvrant leurs sabots un matin de Noël, en procédant en commun au déballage des cadeaux reçus et qui s'entassent, pêle-mêle, avec les bouquets de roses, en si grande quantité que, à l'arrivée à Genève, il reste encore de grands sacs,

« hauts d'un mètre », pleins de bonnes choses, qu'on n'a pas eu le temps de se partager.

Nous suivons ici le récit d'un de nos compatriotes, M. Max Turmann, correspondant de l'Institut, qui a eu l'heureuse fortune d'accompagner jusqu'à Genève l'un de ces convois de rapatriés. Ce récit est publié par le *Correspondant* (25 juillet) dont on se fait ici un patriotique devoir de signaler les nobles et belles études consacrées, depuis un an, à tous les aspects politiques, héroïques ou intimes de l'affreuse et glorieuse épopée à laquelle l'Allemagne a condamné l'Europe. Il faut y lire, ce que nous ne pouvons ici qu'indiquer, l'accueil enthousiaste fait à nos soldats par les Suisses. Ah ! les braves gens, et avec quelle chaleur et quelle délicatesse de cœur ils ont compris que ces mutilés avaient besoin, dès leur sortie des mornes géoles prussiennes, du salut vivifiant qui leur rend la confiance perdue peut-être, la foi en l'avenir, et qui fasse sentir à ces modestes, perdus pour la vie laborieuse, l'admiration dont ils sont l'objet.

Un sage a dit que « la postérité, pour les vivants, commence à la frontière », et nos poilus revenant d'Allemagne ont pu comprendre, aux acclamations d'un peuple neutre, ce que penseront d'eux les âges futurs. Ce court trajet, dans la nuit, de Constance à Genève, fait entrer dans la légende leurs moignons, leurs manches vides, leurs béquilles et leurs jambes de bois, plus sûrement et plus vite que quinze ans de misère et de persécution ont pu le faire pour les grognards du premier Empire.

Car ils découvrent ainsi leur gloire, nos braves poilus, ces pauvres invalides de vingt ans ; personne ne leur avait dit encore qu'ils sont sublimes et ils ne s'en doutaient pas. Loin de là, ils reveaient vers la France, très humbles, un peu honteux d'être désormais inutiles, et fort peu rassurés sur l'accueil qui les y attendait. Les Boches, en effet, auxquels tous les genres d'ignominie sont familiers, leur avaient insinué que si jamais ils étaient « échangés », ils seraient fort mal reçus en France et que, dès leur arrivée, au lieu de leur permettre de retourner dans leurs foyers, le gouvernement les expédierait secrètement en Corse ou en Algérie, ainsi qu'il le faisait pour tous les blessés rapatriés d'Allemagne.

Une telle infamie est à peine croyable ; aux premiers mots inquiets que lui en toucha l'un des mutilés, M. Max Turmann se récria et protesta avec indignation. Mais les figures, autour de lui, ne se rasséraient pas et les mines restaient soucieuses.

« Tenez, lisez », lui dit brusquement un Breton jusque-là silencieux dans son coin ; et il sortit de sa poche, avec de grandes précautions, un journal qu'il gardait comme souvenir de sa captivité : c'était un numéro de la fameuse *Gazette des Ardennes*, rédigée en français sous l'inspiration et par ordre des autorités allemandes et que l'on répand parmi les prisonniers, — moyennant 5 ou 10 pfennigs, — pour les tenir au courant « des victoires allemandes » et leur chanter la gloire impériale.

Or, voici ce que M. Turmann lut avec stupéfaction, à la première page de cette feuille abjecte.

« A LA POPULATION FRANÇAISE,

« ... Tandis qu'en Allemagne on recevait les compatriotes revenant de France avec tous les honneurs et les égards dus à ces héros, le gouvernement français faisait conduire *secrètement* à travers les villes, ses grands blessés rentrant de captivité et *cachait* les convois de ces victimes dans les gares de triage et dans des hôpitaux éloignés. Ce n'est que trop naturel ! La population aurait pu être par ces revenants informée sur maints événements dissimulés ou dénaturés jusqu'ici. Le gouvernement français continue ainsi ses efforts pour illusionner le peuple, le monde entier, et peut-être lui-même sur l'état réel des choses : il invente des victoires qui ne furent jamais remportées ; il dissimule les pertes incontestablement subies... »

Voilà pourquoi nos « grands blessés », n'étant point capables, dans leur candeur, de soupçonner combien est perfide la fourberie allemande, s'attendaient, humiliés, à n'être plus que des parias en France. Voilà pourquoi aussi le salut enthousiaste que leur adressa la chevaleresque Suisse fut une belle et généreuse action, digne des grands cœurs de ce noble pays.

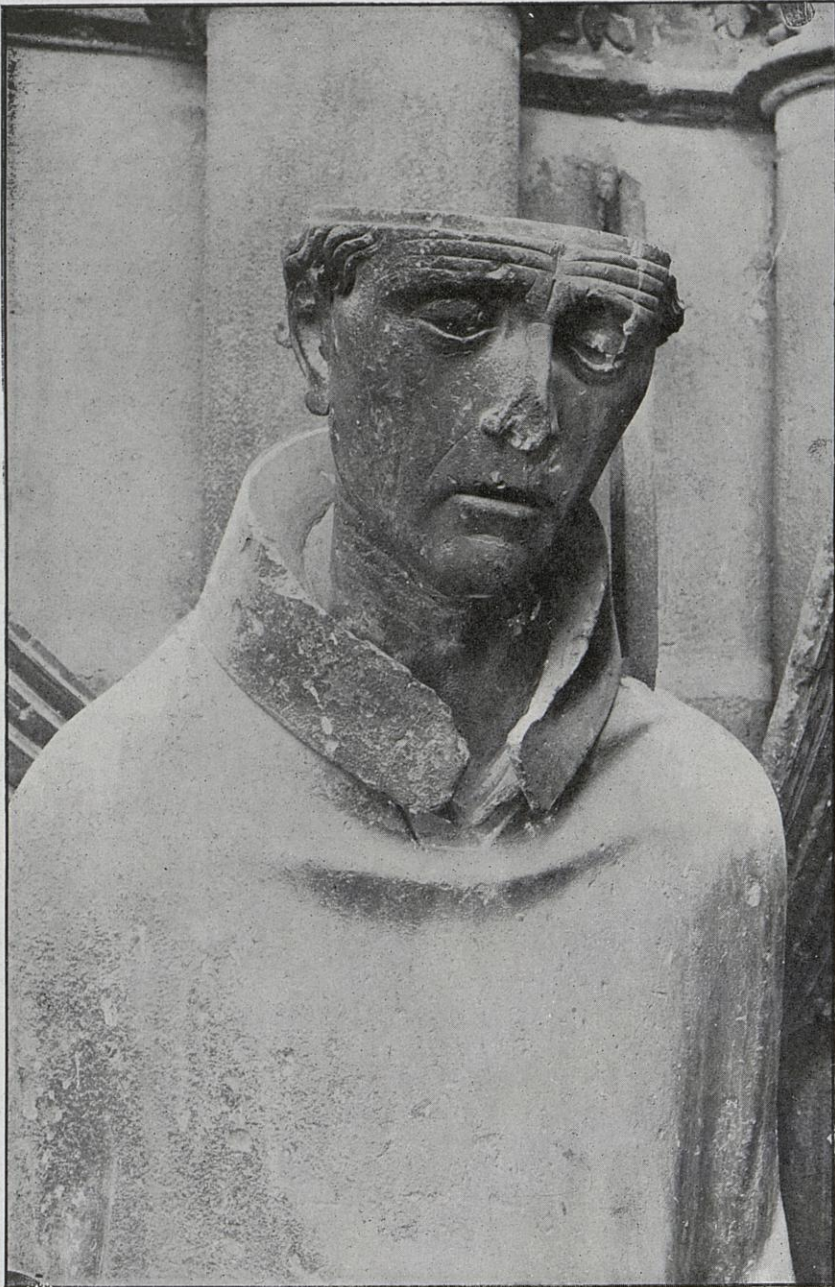
G. LENOTRE.



A ABLAIN-SAINT-NAZAIRE. — Le maire de la petite ville, après le départ des Allemands, retrouve au milieu des décombres de sa maison sa malle et ses économies qu'il avait enfouies avant l'évacuation du pays par la population civile.



EN LORRAINE. — Les demeures agrestes, dernier genre, que nos braves soldats, construisent le long des grand'routes lorraines.



Tête de St-Nicaise, photographiée avant l'incendie de la Cathédrale de Reims.

QUELQUES STATUES DE REIMS AU MUSÉE DU TROCADÉRO

Il se peut qu'un jour les Allemands, argumentateurs obstinés, parviennent à se disculper, au moins en partie, des forfaits dont on les accuse, ils n'arriveront pas à trouver d'excuses, à la destruction de Louvain, ce crime contre l'esprit, selon l'expression si juste de M. Pierre Nothomb, à faire admettre les circonstances atténuantes pour le bombardement d'Arras, l'incendie des Halles d'Ypres, les actes de vandalisme de Reims, exécutés systématiquement, sans nécessité stratégique et qui justifient l'aveu suprême de Schopenhauer : *Je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie et je rougis de lui appartenir.*

Au milieu des créations gothiques dont s'enorgueillit avec raison notre pays, parmi les merveilles architecturales de notre territoire, la cathédrale de Reims a été considérée à travers des siècles comme l'une des plus remarquables, sinon la plus remarquable. Charles VIII, en 1484, la proclamait : *noble entre les églises du royaume* ; le XVIII^e siècle, ennemi pourtant de l'art gothique, ne lui marchandait pas l'admiration ; l'étranger lui rendait hommage et il n'est pas jusqu'aux Allemands, — ces mêmes Allemands acharnés aujourd'hui à la démolir, — qui ne la déclarassent : *l'unique cathédrale gothique où l'extérieur soit complètement en rapport avec l'intérieur* et ne reconnussent dans la construction : *un effort pour surpasser tout ce qu'on avait tenté jusqu'alors*.

Etrange destinée des chefs-d'œuvre de marbre et de pierre ! s'écrie Victor Hugo, un stupide passant les défigure, un absurde boulet les anéantit. Nulle gloire n'aura manqué au monument de Jehan d'Orbais, pas même celle du martyr. Demain peut-être la cathédrale qui réunissait : *les véritables conditions de la beauté dans les arts, la puissance et la grâce* (Viollet-le-Duc), sera ruinée totalement.

Reconstruirait-on pieusement la basilique qui n'était pas seulement l'œuvre d'un peuple, mais du monde chrétien tout entier (Camille Enlart), elle ne représenterait plus ce qu'elle fut, elle ne nous donnerait aucune des émotions que nous recevions sous les voûtes où s'agenouillèrent les Rois de France, où la vierge lorraine a conduit Charles VII.



Groupe où figure la statue de St-Nicaise, photographié après l'incendie.



QUELQUES SCULPTURES DE LA CATHÉDRALE

Notre-Dame, fragment du trumeau du grand portail, photographié avant l'incendie qui a particulièrement ravagé cette statue.

Espérons que ce qui subsiste nous sera conservé, la perte est déjà assez considérable, car nombre des sculptures n'avaient été ni moulées, ni même photographiées.

Le Musée du Trocadéro possède heureusement quelques reproductions des plus admirables statues antiques et ces moulages constituent aujourd'hui des pièces de première valeur.

On ne connaît pas assez le Musée du Trocadéro, on ne le visite pas suffisamment. Il a, entre autres utilités, celle : *de grouper et de permettre de comparer des œuvres dont il n'est pas possible de rapprocher les originaux.* Il serait souhaitable qu'on s'attachât de plus en plus à le développer, à l'améliorer, à le faire apprécier du public.

Il y pourra, à cette heure, considérer les splendides échantillons de la statuaire du XIII^e siècle : la Reine de Saba, un Ange du portail Ouest, le buste de Saint-Nicaise, apôtre de la Champagne qui avait édifié une église sur l'emplacement actuel de la cathédrale et qui périt victime des hordes germaniques. Il y pourra contempler, non seulement la figure symbolique de la Synagogue, mais la Visitation, digne d'être comparée aux plus parfaits modèles de l'antiquité dont elle procède ; l'Annonciation, miracle de pureté ; l'Ange de cuivre formant la girouette du clocher incendié et surtout la Vierge du grand portail à propos de laquelle l'un des maîtres contemporains a écrit : *Je n'ai jamais vu le soleil se modeler avec autant de gloire que dans les voussures du portail de Reims. La Vierge triomphe dans le haut fronton : couronnement de la Femme, geste divin, auquel tous les hommes s'associent avec les anges, serviteurs ravis. Triomphe de la douceur, apothéose de l'obéissance.*

Au Musée des Plâtres, comme on appelle vulgairement le Musée du Trocadéro, le public s'instruira de ce qu'était l'art des imagiers qui, sous la direction de Colard, de Jehan de Dijon, construisirent Reims, la parèrent à l'égal d'une chasse. Il y apprendra à aimer l'œuvre de ces tailleurs de pierre géniaux, qui, inconnus de nous, travaillèrent ainsi que le remarque Victor Hugo : *pour le vent qui souffle, l'herbe qui pousse, l'hirondelle qui passe, la pluie qui tombe, la nuit qui descend*, et, héritiers des sculpteurs de la Grèce et de Rome, ajoutèrent à la beauté antique le rayonnement de la Foi.

Paul D'ABBES,



Sapeurs travaillant à la lumière électrique, dans un sape en voie d'achèvement dans la Meuse.

“ NOUS AVONS POUSSÉ UNE SAPE ”

Dans un aimable lever de rideau joué par M^{me} Arnould-Plessy et par Bresant, au Théâtre-Français, aux jours les plus brillants du second Empire, une jeune et jolie veuve, pour tromper l'ennui qui la ronge dans la solitude de son castel tourangeau, se fait raconter par un officier qui passait d'aventure et auquel elle a offert l'hospitalité, pour le temps d'une averse, un épisode de la campagne de Crimée à laquelle il a pris part. Et dans le dialogue échangé par ces deux personnages, se trouve justement une explication sommaire du sujet qui nous occupe, lorsque l'officier explique à la « baronne attentive », la façon de s'avancer par des tranchées ou chemins couverts, vers la place assiégée. On nous permettra de citer le passage :

— Les tranchées sont creusées sur trois lignes et reliées entre elles par d'autres tranchées en zigs-zags.

— C'est charmant, dit la baronne.

Et le brave militaire poursuit :

— La profondeur de chaque tranchée est d'un mètre et sa largeur varie entre un et trois mètres.

— De plus en plus charmant, fait l'auditrice, avec conviction.

Encouragé par cette approbation, le technicien persévère :

— Il y a, dit-il, six principales manières de pratiquer les tranchées : à la sape simple, à la sape volante, à la sape pleine, à la sape demi-pleine, à la sape double, à la sape demi-double. Saisissez-vous, Madame ?

— Si je saisis... Mais ce que vous m'apprenez est intéressant au possible. Vous disiez que l'on compte trente-six sortes de sapes.

— Six, Madame.

— Six, répète la baronne, avec déjà moins de ferveur.

— La sape simple, la sape volante, la sape pleine, la sape demi-pleine, la sape double, la sape demi-double. Maintenant, définissons nettement les sapes.

— C'est cela, définissons nettement les sapes, fait la baronne, en écho.

— On appelle sape simple ...

Mais déjà l'attention de la jeune femme se lasse. L'averse a cessé, le soleil reparait ; elle n'a plus qu'une idée : se débarrasser au plus vite du visi-



On s'est aperçu de l'avance des travaux de l'ennemi. Quelques sacs de terre empêcheront l'éboulement de notre galerie parallèle.

teur désormais importun, et elle s'énerve visiblement lorsque, imperturbable, il s'apprête à compléter ses lumières insuffisantes sur la sape.

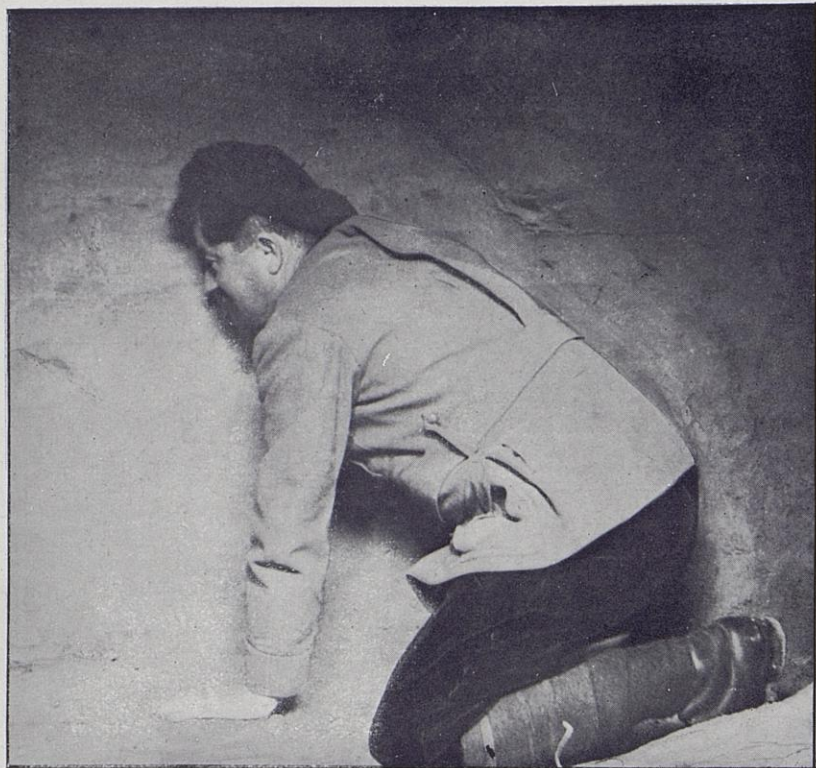
Tout à coup, le ciel se couvre de nouveau, le déluge recommence et plutôt que de rester seule, la capricieuse châtelaine change de ton, et de son air redevenu gracieux, propose :

— Cher Monsieur, si nous reprenions ces délicieuses sapes...

Entendez que l'officier, déjà subjugué par le charme de son hôtesse, ne se fait nullement prier et qu'il recommence de plus belle ses explications.



Entrée d'une sape. Pour déblayer la terre, on doit parfois utiliser un petit chariot qui se meut au moyen d'un câble, l'étroitesse de la galerie ne permettant pas le passage d'une brouette.



Officier aux écoutes dans une sape, pour observer l'état des travaux que l'ennemi mène parallèlement aux nôtres.

Nous souhaiterions nous-mêmes de captiver à notre tour nos aimables lectrices avec la même matière ; mais ne suffit-il point qu'il s'agisse de guerre pour obtenir ce résultat, à l'heure qu'il est, et tout ce qui concerne notre armée et nos soldats ne constitue-t-il pas, depuis un an déjà, le principal aliment de nos pensées et de nos constantes préoccupations ?

Nos illustrations, relatives à l'établissement des mines souterraines sur le front, intéresseront tout particulièrement les personnes désireuses d'être renseignées sur ce travail de siège. De temps immémorial, il a été pratiqué dans tous les genres de guerre ; mais la fortification moderne, avec ses défenses rasantes, son artillerie perfectionnée qui interdisent l'approche des lieux défendus, nécessita l'usage des blindages, des sapes et des demi-sapes, et fit naître un art compliqué, soumis à des règles bien établies, obligeant le sapeur à ajouter à son travail infiniment de ruse et d'industrie. Les sapeurs volontaires étaient tirés d'abord des différents corps d'infanterie présents à un siège offensif.

Ces soldats, dépourvus d'expérience, creusaient, au petit bonheur, les tranchées avoisinant le chemin couvert et s'avançaient très périlleusement, au point qu'un grand nombre d'entre eux étaient victimes de leur entreprise.

C'est lorsque Vauban révolutionna l'art d'assiéger et de défendre les places fortes, que sur sa réclamation, l'on décida, en 1671, de former un corps spécialement affecté à ce genre de travaux, et dès lors fut créée la première compagnie de sapeurs qui servit de modèle à quatre autres compagnies instituées à des époques postérieures. De nos jours, les « sapeurs » ont, atteint, en fait de travaux de siège, le degré de perfection auquel de longues et laborieuses expériences ont permis de les pousser.

Par la construction de galeries d'approche, la vie des hommes est ménagée, et c'est pourquoi l'on attache tant d'importance à leur établissement qui offre souvent de grandes difficultés et qui nécessite, en outre, infiniment



Cette excavation a servi, au mois de septembre dernier, d'entrée au fameux terrier du kronprinz. Nos sapeurs l'ont utilement exploitée.

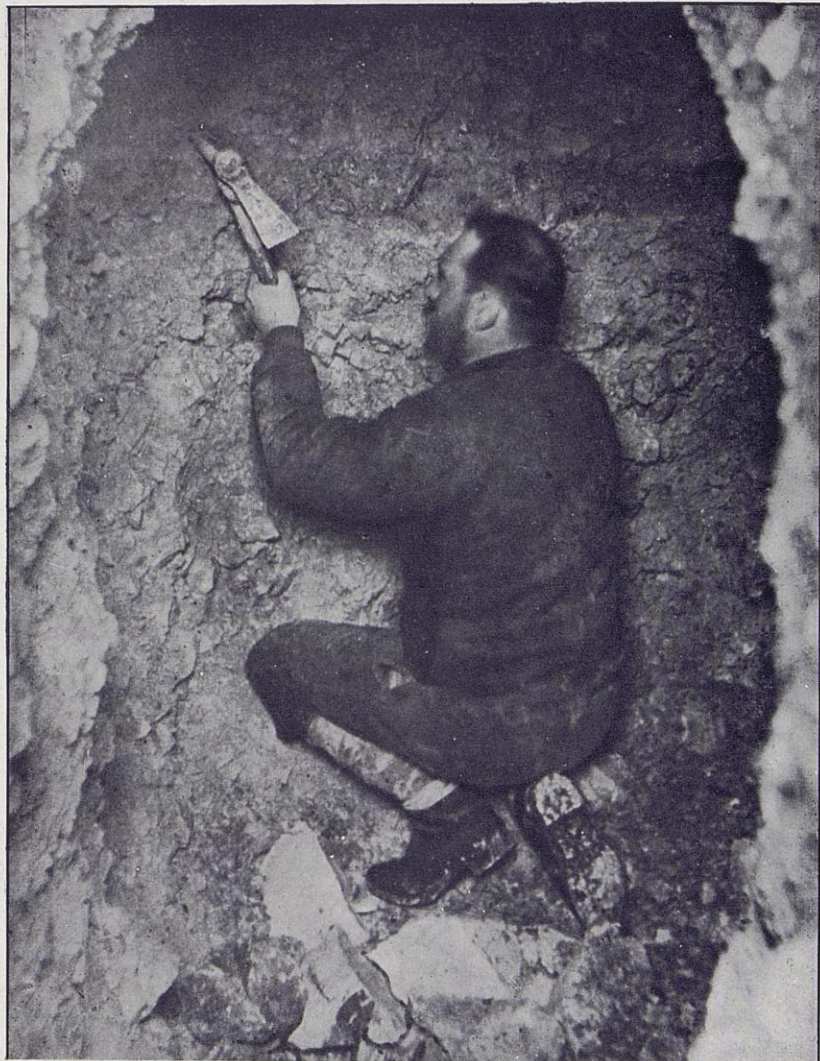
de prudence, car l'ennemi pratiquant de son côté des travaux analogues et parfois contigus, le bruit d'une pioche, le moindre éclat de voix peuvent être entendus par les travailleurs souterrains et révéler leur présence, des uns aux autres. Et alors le péril se dresse, car s'est à qui s'efforcera de faire exploser le travail de l'adversaire. On a dit très justement que pour les armées de terre, la mine souterraine, la sape est comparable au sous-marin pour le dreadnought. Elle joue un rôle important dans la guerre acharnée que nous soutenons, et les braves qui les creusent sont dignes entre tous de notre admiration.

Un de nos grands confrères quotidiens publiait tout dernièrement une correspondance fort captivante à ce sujet, et nous lui empruntons un passage consacré à la visite d'un de ces travaux souterrains.

« A nos pieds, sous un abri, un puits s'ouvre, sombre, profond, à l'haléine fétide. Un treuil le chevauche, où s'enroule un cordage qui remonte les seaux de terre et, au besoin, les cadavres. A côté, ronfle un ventilateur.

« C'est l'entrée de la sape. L'orifice mesure un mètre de diamètre, et du haut en bas de la paroi, c'est-à-dire sur une profondeur de quinze mètres, court une échelle de cordes que fixent, de distance en distance, des fils de fer. Par cet escalier de fortune, on ne peut descendre qu'un à un, et encore faut-il que les mains se cramponnent fortement, tandis que les pieds mal assurés recherchent les échelons inégaux ».

Et lorsque le visiteur et son guide, un officier de génie, sont parvenus au fond de la mine : « Voilà mon domaine, dit celui-ci... Avec son obscurité, son air méphitique, son étroitesse, il offre des jouissances guerrières que vous ne connaîtrez peut-être jamais là-haut. Partir, d'abord un peu à l'aveuglette en se fiant à la chance, ou mieux, à son flair puis, peu à peu établir scientifiquement, méthodiquement un réseau qui ne laissera au hasard qu'un minimum de chances,



Le sapeur agrippé à la terre « pousse » la sape à coups de pioche.

partir à la recherche de l'autre, dont on pressent, on suppose l'avance, deviner sa direction et son but, l'heure qu'il a choisie ; l'éviter si c'est nécessaire et le gagner de vitesse ; aller chez lui par un détour, porter la flamme de l'explosion, ou bien alors, s'il faut faire vite, foncer sur son œuvre d'attaque, calculer la charge et, d'un coup, d'un seul et formidable coup qui consomme parfois notre sacrifice, l'écraser ; eh bien ! ça, cette vie faite tout à tour de travail et de recueillement, d'énergie et d'astuce ; cette vie de sape, rien ne vous dira les inquiétudes les angoisses et les triomphes qu'elle peut donner ».

Une heure impressionnante entre toutes est l'heure de l'écoute. A ce moment, tout travail cesse, car il s'agit d'observer dans le plus profond et plus complet silence l'avance sournoise des ennemis ; de déterminer, grâce au bruit souterrain de leurs outils, leur marche, leurs projets et la minute probable d'une toujours possible explosion.

On écoute avec passion les coups sourds et rythmés des pioches et des pelles ; tous les moindres bruits que transmet fidèlement la terre, bruits vides de sens pour une oreille non avertie, mais d'une signification précise pour le « sapeur » qui sait, et qui a acquis une perception auditive d'une miraculeuse finesse. Beaucoup d'entre eux rendraient des points à ce personnage de conte qui « entendait pousser l'herbe », et tous apportent dans leur pénible travail une méthode et une sérénité qui leur vient sans doute de la responsabilité de tant de vies humaines que la moindre négligence de leur part pourrait exposer.

Et pour terminer par une réminiscence littéraire, ainsi que nous avons commencé, n'est-il pas à propos, à l'éloge de tout le vaillant corps du génie qui accomplit avec tant d'héroïsme insoupçonné par la plupart son occulte et dangereuse tâche, de le saluer avec la familiarité expressive d'Hamlet parlant au spectre, lorsque celui-ci ayant disparu de l'esplanade tragique, fait encore une fois entendre sa voix fatidique montant des profondeurs de la terre :

« Bravo ! vieille taupe... ô digne pionnier. Peux-tu donc travailler si vite sous terre ? »

P. DE C.

UNE JOURNÉE A LA FERME

Sous l'influence de l'été, la terre a revêtu sa riche parure. Les moissons sont prêtes, mais une question se pose, où sont les bras qui les lèveront ? Dans ces campagnes d'apparence souriante, une immense tristesse s'est répandue. Elles avaient dans leur sein un incomparable réservoir d'énergie ; mais le cri de guerre a retenti à l'horizon et le réservoir s'est vidé. La patrie a fait appel aux jeunes hommes de l'armée active ; ceux de la réserve les ont suivis, puis on a vu partir les territoriaux. Il restait quelques adolescents, ils ont été prématurément incorporés.

Tous ont répondu avec la même ardeur, sans autre souci que l'abandon de leur culture. Les terres seraient-elles délaissées ? La disette allait-elle se joindre à la guerre pour accabler notre pays ? « Qui nous remplacera », disaient-ils. La réponse ne s'est pas fait attendre, la femme française a pris en main la direction de nos exploitations agricoles.

Il faut la voir à l'œuvre dans cette ferme qui est son domaine et qui fait la fortune de la France. Chez nous, pays de propriétés morcelées, la ferme représente le travail continu et bien réglé. C'est la ruche inépuisable où règne l'ordre et l'économie, la ruche d'où sortent les générations saines de corps et d'esprit, ardentes au travail, vibrantes aux appels de la Patrie, qui savent dire au sol natal : « Par nos efforts tu seras fécond, par notre volonté tu resteras français ».

La femme avait dans la ferme des attributions spéciales : la laiterie, l'élevage de la volaille, la comptabilité, l'hygiène du personnel, la vente des petits produits. Son domaine s'est agrandi. Elle a accepté les travaux les plus durs, assumé la tâche de l'absent, et jusqu'à présent elle est parvenue à fournir le labeur nécessaire, mais au prix de quelles fatigues ! Il faut l'avoir vue de près, il faut avoir entendu ses plaintes. Pour elle la journée est uniforme et se déroule invariablement la même.

Devenue chef d'exploitation, elle se lève plus tôt que lorsque le mari était là. Il lui faut dès la pointe du jour, et même un peu avant, donner au troupeau les soins indispensables ; préparer les outils, les semences, faire le nettoyage domestique ; lever les enfants ; puis courir aux champs, où peut-être l'accompagnera quelque valet de ferme, resté au village parce qu'il est malingre ou infirme. A midi, retour à la maison. Rien n'est prêt ; elle confectionne le repas à la hâte, et tout le monde à la fois réclame. Ses enfants ont faim, le bétail qui a travaillé doit être nourri, et la volaille envahit la cuisine demandant quelques grains à picorer. A peine ces appétits sont-ils à demi-satisfaits qu'il faut repartir. L'herbe pousse et compromet les semences ; elle doit penser aux betteraves, aux pommes de terre, au blé, aux avoines. Combien elle regrette les grands bœufs de belle race qui étaient l'honneur du cheptel. Ces grands bœufs infatigables, qui gagnaient en une saison plus d'argent qu'ils n'en avaient coûté.

Enfin arrive la nuit, et c'est, me disait une fermière, le moment le plus triste. On ne dresse plus la table de famille, on mange debout, sans donner même aux enfants la bonne soupe qu'on n'a pas eu le temps de faire cuire. Puis on se couche dans la chambre délaissée et on gagne le pauvre lit que l'on n'a plus le temps de faire que quand il pleut. Souvent, me disait-elle, on est bien découragée et on pleure en pensant à celui qui expose sa vie et mourra peut-être loin de nous ! Mais ce sentiment de lassitude est passager ; je n'en veux pour preuve que ces terres qui pendant dix mois de guerre ont été cultivées et ont produit. Les femmes ont labouré et, là où la force leur a manqué, elles se sont mises à deux, à trois pour remplacer l'homme, et c'est ainsi que se sont effectués les travaux de l'automne et ceux du printemps.

Sur beaucoup de points les hommes ont regagné momentanément leur village, avec de petits congés pour aider aux travaux urgents et ce furent des journées de bonheur, mais combien rares ! Dans quelques départements on a détaché des soldats des dépôts qui sont venus avec des chevaux et ont apporté un bien utile secours. On a pu voir des militaires conduisant la charrue et la fermière jetant aux sillons le grain dans la noble attitude de la semeuse gravée sur nos monnaies.

La femme rurale a mérité notre admiration ; elle a fait son devoir, tout son devoir, sans autre espoir de récompense que la reconnaissance de celui qu'elle attend, sans autre mobile que de garder aux siens le foyer ancestral. En cultivant, comme elle l'a fait, le domaine confié à sa garde, elle n'a pas seulement contribué à la résistance, elle a préparé l'ère d'apaisement qui succédera aux batailles. Alors elle reprendra ses paisibles travaux et dira à ses enfants les horreurs de la guerre. Elle apparaîtra semblable à Cérès, la bonne déesse que les Romains représentaient un épi à la main, semant à travers le monde la paix et la civilisation.

H. GOMOT.



LA TRANCHÉE ABANDONNÉE. — Après une canonnade furieuse, vint l'assaut endiablé de nos troupiers. La lutte fût âpre et cruelle. Les Allemands qui défendaient ce boyau durent s'enfuir devant nos vaillants soldats. Maintenant l'on est plus loin. Seuls, demeurent dans la tranchée, les morts allemands qui dormirent toujours leur éternel sommeil dans cette terre de France ravagée mais libre et désormais à l'abri de leurs convoitises. C'est au bois Le Prêtre que cette photographie a été prise. Nos lecteurs savent l'acharnement de la lutte dans cette région, où l'on s'est battu sans interruption depuis l'automne dernier et à la suite de quelles actions d'éclat nous nous en sommes rendus maîtres. L'Allemagne a payé cher sa ténacité dans la résistance. Espérons qu'elle estime maintenant sa défaite suffisamment onéreuse et qu'elle s'abstiendra désormais de nouveaux efforts contre ces tranchées peuplées de ses morts.



LA VIE DE NOS ALPINS DANS LES VOSGES

Après avoir pris part aux plus rudes combats, où leur éclatante bravoure fait toujours merveille, voici que le hasard de leurs opérations les amène en des sites d'une beauté et d'un charme pénétrants, bien plus faits pour les promenades émerveillées que pour les farouches embuscades guerrières. Espérons que nos brillants chasseurs trouvent, en cette radieuse nature, quelques instants de repos et d'apaisement.

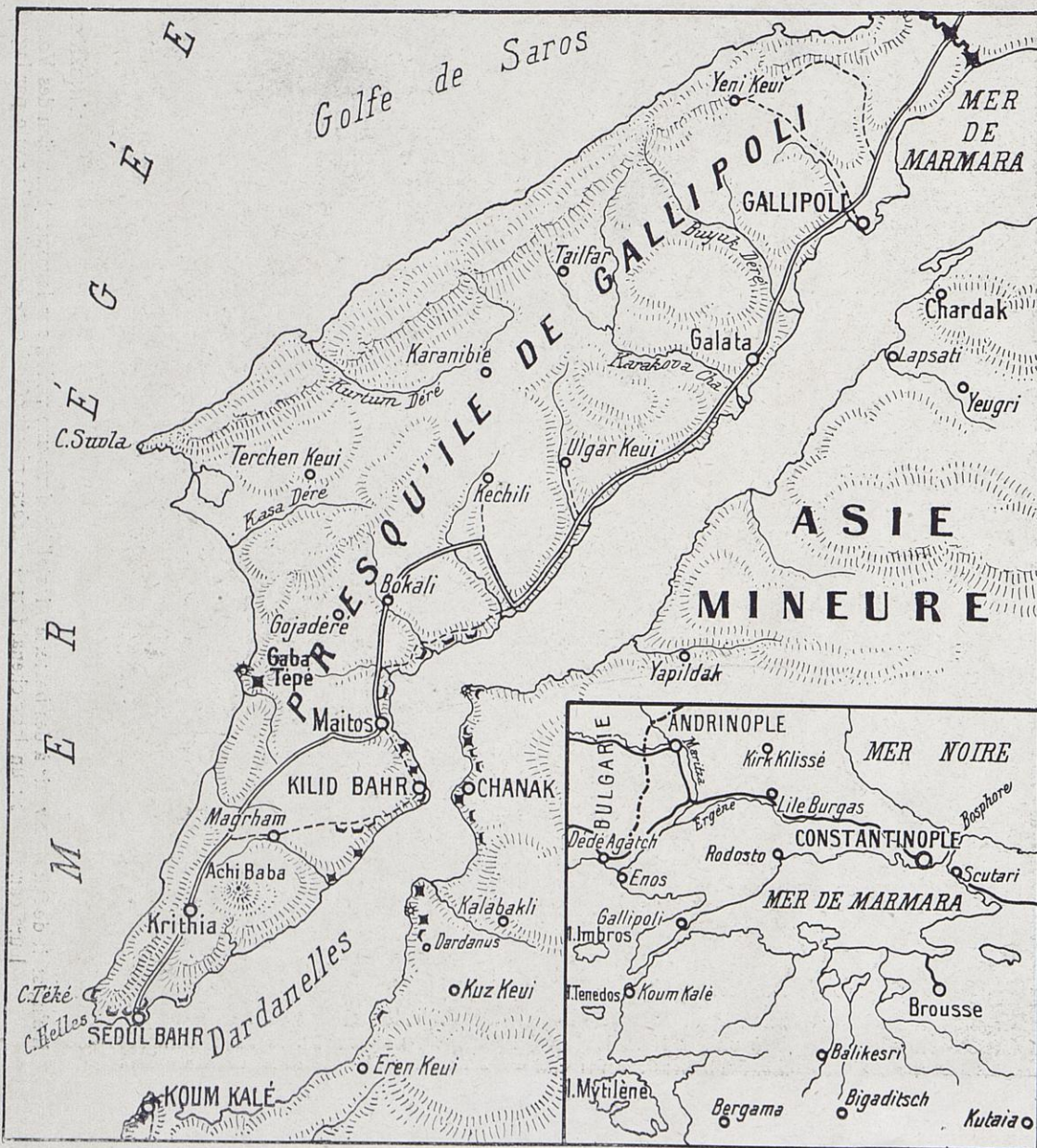


L'INGÉNIOSITÉ DE NOS SOLDATS

Il s'agissait de faire parvenir à des batteries, installées dans une vallée, sur le versant alsacien des Vosges, les munitions qui leur étaient nécessaires. Nos avisés troupiers eurent tôt fait de trouver le moyen de ravitailler leurs camarades : un long chenal formé d'arbres placés côte à côte constitua la route par laquelle les obus, retenus par une corde, descendirent doucement de la crête jusqu'à leur point de destination.



Vue de la baie de Mondros, dans l'île de Lemnos, prise du camp français. Au premier plan, un campement de nos territoriaux.



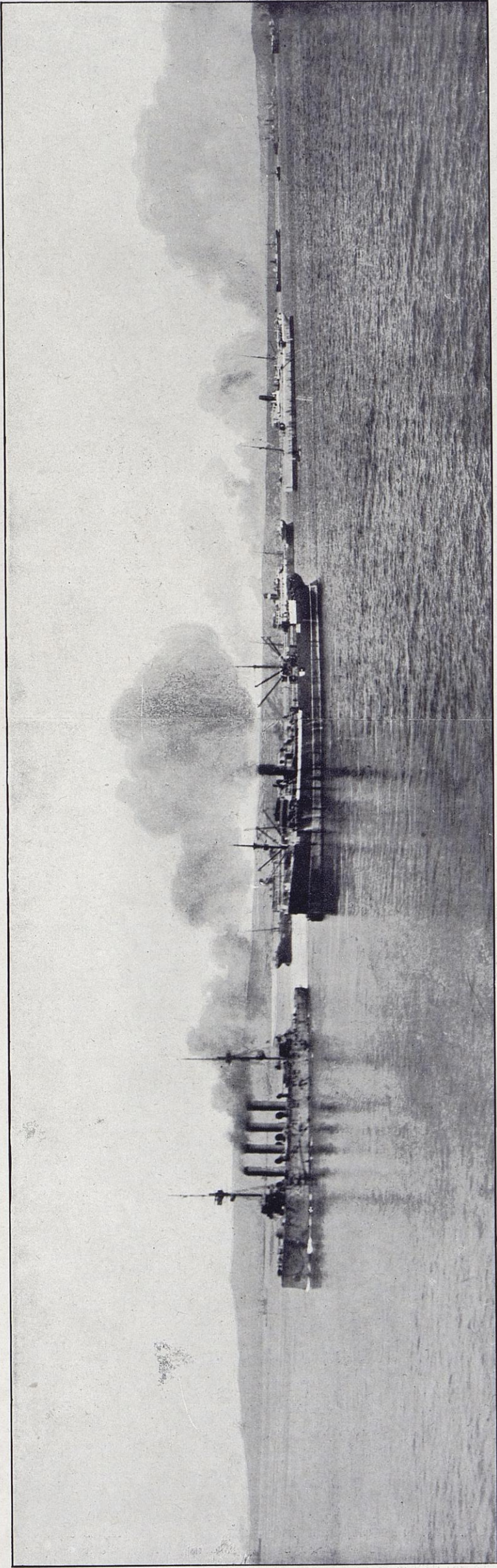
LES DARDANELLES ET LA PRESQU'ILE DE GALLIPOLI

LES ALLIÉS AUX DARDANELLES

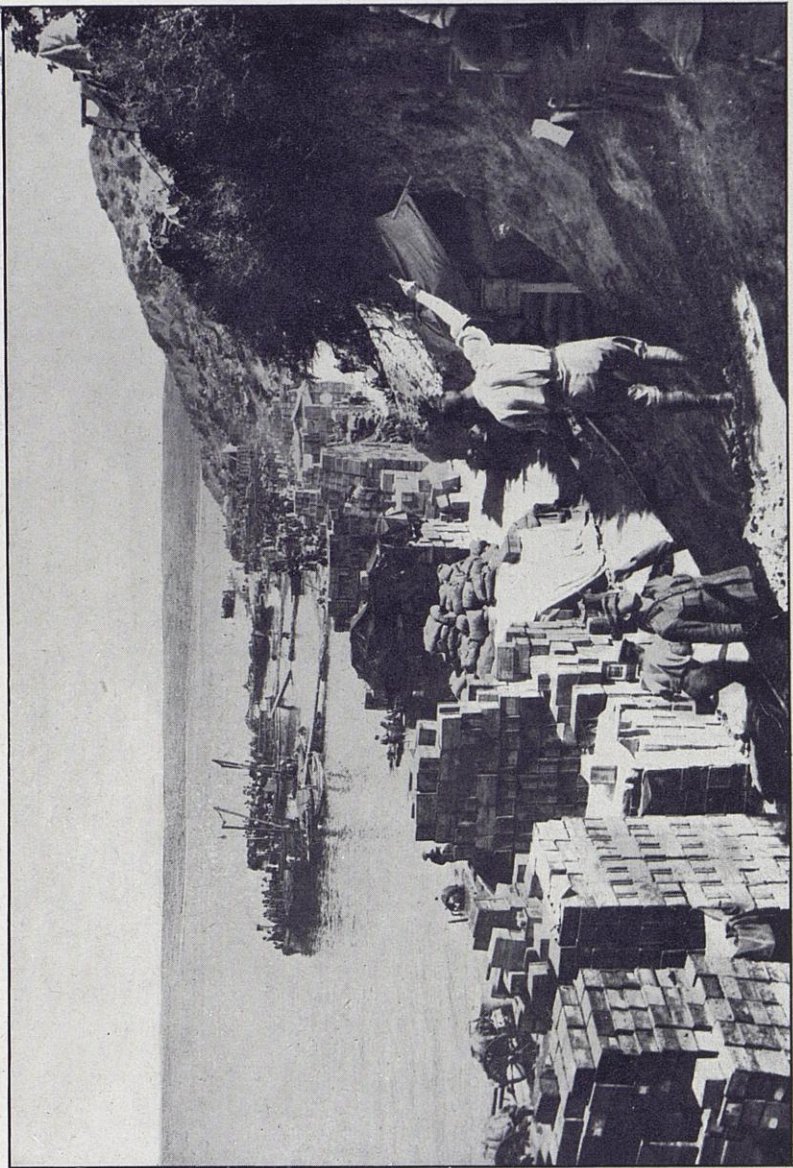
Depuis la grande bataille d'Achi-Baba, il n'a pas été effectué, dans les Dardanelles, d'opération de vaste envergure. Ce combat fut une dure et sévère leçon pour les troupes germano-ottomanes : elles semblent éprouver le besoin de s'en remettre un peu.

Des bruits mensongers, comme ceux qu'Enver Pacha excelle à lancer parmi ses soldats, prétendaient que les alliés manquaient de munitions... Le moment était donc admirablement choisi pour attaquer furieusement les forces anglo-françaises. Les Turcs, la nuit venue, se ruèrent en masses épaisses vers les tranchées des nôtres ; mais fort heureusement les projecteurs des navires alliés avaient permis d'apercevoir la manœuvre. Immédiatement on prévint les états-majors anglo-français : de toutes parts, des renforts d'artillerie arrivèrent vers le point menacé ; sur le front on accumula les mitrailleuses qui se tinrent prêtes à arroser l'espace qui s'étendait devant elles, dès qu'on leur en donnerait le signal. Puis on attendit... Les profondes masses turques s'élançèrent alors à l'attaque : lorsque les soldats du Sultan ne furent plus qu'à soixante mètres des positions françaises, les deux cents mitrailleuses se mirent à parler, à jacasser même, terriblement ! Ce fut dramatique au possible, et véritablement effroyable. Un massacre !... Les 155 courts, les 120 longs, les 75 si actifs, les 65 de montagne, les gros canons de marine français et anglais commencèrent à tonner furieusement : on ne peut se faire une idée du bruit infernal que produisait l'intervention subite de toutes ces pièces : la terre tremblait littéralement, écrivit un des combattants. Puis voici que les cuirassés, un, deux, trois, quatre, majestueux et imposants, vinrent se mettre en ligne ; les roulements de tonnerre de leur artillerie se mêlèrent à l'ensemble, achevant de rendre le tumulte absolument assourdissant. Les Turcs, ne doutant plus de l'excellence de nos services de ravitaillement en munitions s'enfuirent de toutes parts, mais les canons Maxim les poursuivirent sans pitié et ce fut une affolante hécatombe d'hommes.

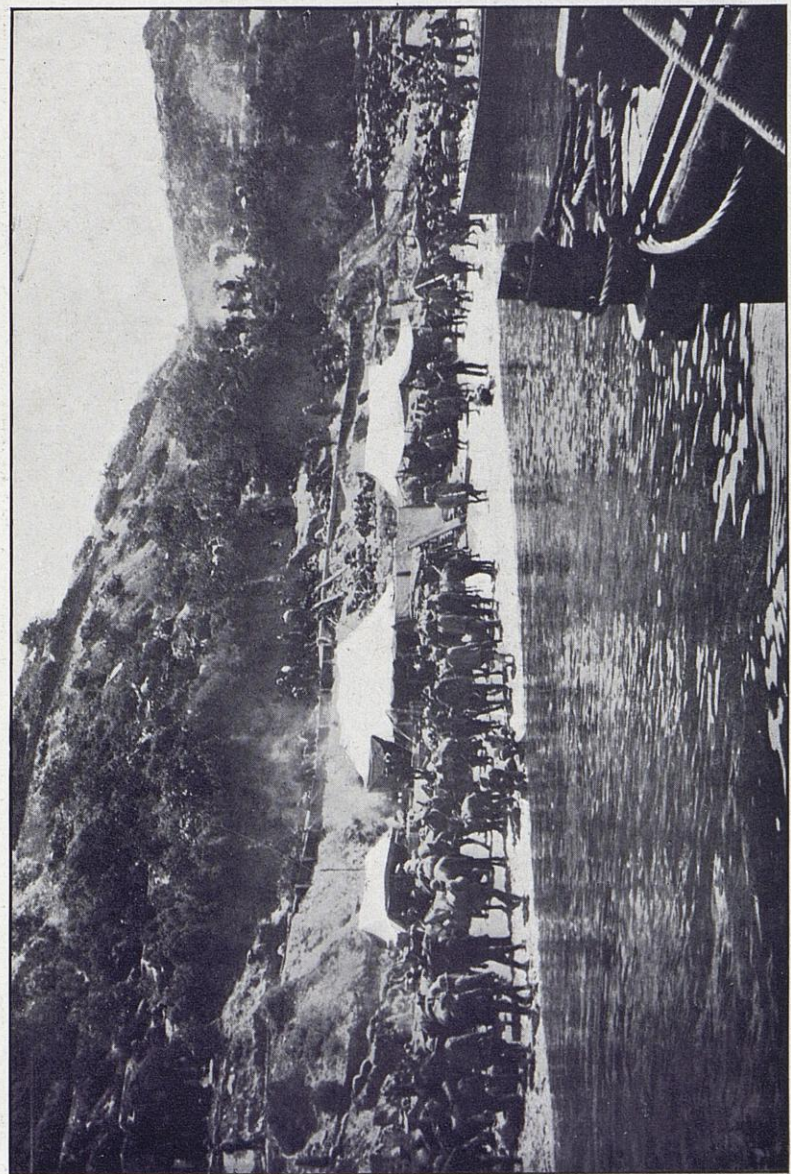
Les pertes subies par les Turcs avaient été tellement considérables que pendant cinq jours on dut suspendre le mouvement des trains entre Constantinople et la Bulgarie, non seulement parce qu'il fallut emporter trois ou quatre épaisseurs de cadavres qui encombraient le champ de bataille, mais encore parce qu'Enver Pacha, approuvé par Von der Goltz Pacha et par Liman von Sanders, décida d'amener en hâte à Gallipoli, toutes les troupes concentrées sur la côte de la mer Noire et à Andrinople.



AUX DARDANELLES. — Vue de la côte depuis Gaba Tepe jusqu'au cap Hellas. Sur la droite, on aperçoit la fumée de l'incendie de Maïdos.



LE RAVITAILLEMENT SUR LA CÔTE. — Débarquement d'approvisionnement sur la côte de Gaba Tepe.



SUR LA PLAGE DE GABA TEPE. — Transport de vivres et de munitions par les muletiers indiens. LA GUERRE AUX DARDANELLES



EN FACE DE GABA-TEPE

C'est dans cette anfractuosité de la côte qu'est établi et cantonné le détachement australien. Le terrain est là particulièrement difficile : grands espaces de sable, rocs montueux et arides, peu ou pas de végétation. Il a fallu établir et multiplier des défenses artificielles dont la solidité n'est d'ailleurs pas inférieure à celle des meilleures défenses naturelles.

Les bruits que les chefs ottomans avaient fait courir parmi leurs troupes sont absolument stupides. La vérité est que six navires chargés de munitions pour les alliés viennent d'arriver à Mytilène et à Mudros. Des pièces nouvelles ont aussi été débarquées, ce sont des mortiers de 280 millimètres. Enfin d'autres vaisseaux ont amené au corps d'occupation d'importants renforts franco-anglais.

Par contre, les réserves des Turcs, en charbon, en munitions et en métaux s'épuisent avec une terrible rapidité. Des neutres qui ont quitté récemment Constantinople déclarent — nous leur laissons la responsabilité de l'affirmation, — que tout le matériel utilisable a été enlevé sur les vieux navires ancrés dans le Bosphore. Les agents du gouvernement iraient, de maison en maison, à la recherche d'objets en métal qu'ils paient à des prix très élevés. D'autre part nous vient la nouvelle que les munitions de l'armée turque ne pourraient pas suffire pour plus de quarante jours, et que les forts des Dardanelles ont reçu l'ordre de ne tirer qu'un nombre déterminé de coups par vingt-quatre heures.

Ce qu'il y a de réellement curieux et de véritablement stupéfiant, c'est de voir qu'on se bat à Achi-Baba de la même façon, absolument, qu'à Souchez ou à Ypres. Des dépêches, hier ou avant-hier, nous disaient que les Turcs avaient des grenades à main et des pétards tout à fait semblables

à ceux dont usent les Allemands, contre nous, dans le nord de la France. De même, si nous en croyons M. Ashmead-Bartlett, les soldats du Sultan, à présent, construisent des travaux perfectionnés, des tranchées, des petites redoutes protégées par un réseau de fils de fer barbelé et réunies aux tranchées par des boyaux de communications, tout comme leurs maîtres les troupiers de l'empereur Guillaume le font partout où ils trouvent le moyen de s'installer. Là-bas, comme ici, on se bat à travers les boyaux avec des bombes lancées de près, et très souvent la lutte se termine en de furieux corps à corps. Une invention « moderne », nettement novatrice, et, d'origine aussi bien que de développement, absolument occidentale : le téléphone, a pris, en ce coin de l'Orient, une importance aussi considérable que chez nous. Sur la terre du Commandeur des Croissants, on a renoncé à tous les autres modes de renseignements ou de communications... Les autres moyens de liaison ont semblé incommodes, poncifs, trop lents et trop compliqués. Ainsi que l'a raconté un correspondant de guerre absolument stupéfié, c'est le téléphone qui relie entre eux les différents organes du commandement, les batteries d'artillerie et les observateurs, l'artillerie et l'état-major. Dans les champs turcs courent une multitude de fils téléphoniques, les uns placés sur des poteaux, s'il y en a, sur des perches, les autres accrochés dans

les arbres, d'autres encore serpentant à même le sol...

Si les alliés guerroyent sur la presqu'île de Gallipoli, enlevant chaque jour quelques tranchées aux ennemis qu'ils ont en face d'eux, du moins les sous-marins français et anglais ont-ils réussi à pénétrer dans la mer de Marmara, et y demeurent-ils à poste fixe. C'est là un beau raid qui fait grand honneur aux marins des deux puissances unies. De Seddul-Bahr jusqu'à l'entrée de la mer de Marmara il y a soixante kilomètres, et de là au centre de cette mer on peut encore compter cent quatre-vingt à deux cents kilomètres. Jolie promenade, on l'avouera, d'autant que le fond de l'eau était hérissé de défenses de toutes sortes !... Mais, demanderez-vous, comment ces sous-marins font-ils pour se ravitailler au milieu de l'immense lac salé dont tous les rivages, naturellement, leur sont interdits ? Les journaux d'Athènes affirment que les petits bâtiments plongeurs reçoivent leur subsistance et leur ravitaillement des avions, des hydroplanes anglo-français qui iraient se poser aux côtés des submersibles auxquels ils auraient donné un rendez-vous précis. Et ainsi arriveraient, aux sous-marins, les vivres et le combustible liquide qui leur sont nécessaires. Il est dit que cette guerre, chaque jour, nous ménagera des surprises et des stupéfactions !

F,

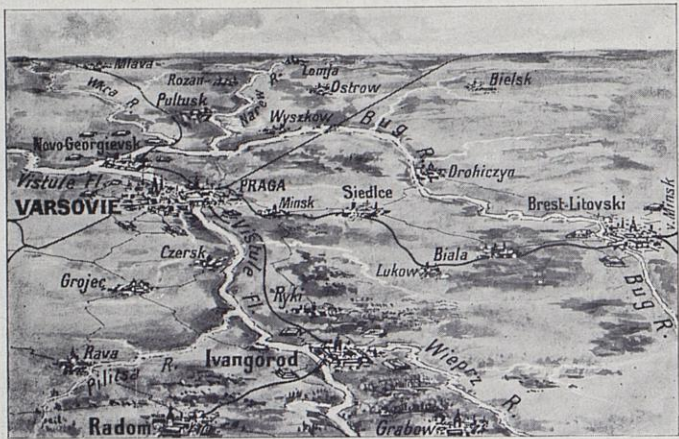


UN CIMETIÈRE DANS LE NORD DE LA FRANCE. — Cette émouvante photographie montre avec quelle pieuse sollicitude nos soldats de l'arrière enterrent la dépouille de leurs camarades morts en combattant pour la France. Sur la plupart des tombes, on a soin de déposer une bouteille qui contient les papiers et les pièces d'identité du mort, lesquels seront ainsi épargnés par les intempéries.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Sur tout le développement du théâtre occidental de la guerre, aucune action importante n'a été engagée au cours de la semaine du 24 au 31 juillet, depuis la mer du Nord jusqu'en Lorraine. Partout, les duels d'artillerie journaliers se sont poursuivis avec plus ou moins d'intensité. Dans les secteurs où les tranchées adverses arrivent au voisinage les unes des autres, la guerre de mines a prévalu, ainsi que la lutte au moyen de grenades et d'engins spéciaux propres au combat à très courte distance, entre adversaires protégés contre les feux directs de plein fouet. Les attaques proprement dites ont été peu nombreuses de la part de l'ennemi, et sans conséquences. Mais à l'aile



LES ENVIRONS DE VARSOVIE

droite, dans les Vosges se sont produits des faits plus saillants.

D'abord, dans la vallée de la Meurthe, au Ban-de-Sapt. La commune qui porte ce nom se compose de plusieurs groupements d'habitations, dont l'ensemble s'étend sur un assez vaste espace. Mais, au point de vue militaire, ce n'est pas de la commune qu'il est question ; il s'agit du long contrefort des Vosges où elle est située. Ce contrefort tombe vers le nord sur la vallée de Senones, ou du Rabodeau. Du côté sud, il se sépare des hauteurs qui dominent Saint-Dié par un ravinement profond dans lequel un ruisseau coule de l'est à l'ouest. Enfin, il se termine brusquement, en pentes rapides et boisées, vers la Meurthe, en face d'Étival. Depuis longtemps, nos tranchées coupant transversalement ce contrefort y font face aux tranchées allemandes, et la semaine dernière avait

marqué pour nous un très grand progrès par l'enlèvement de tout un système fortifié sur la hauteur de la Fontenelle, l'un des points culminants de la crête du Ban-de-Sapt. Pendant la semaine suivante, ce succès a été consolidé et complété sur la droite par la prise d'organisations défensives très puissantes, qui s'étendaient entre la hauteur de la Fontenelle et le village de Launois, également occupé par l'ennemi. Les groupes de maisons de ce village sont pris ensuite, les uns après les autres. De nombreux prisonniers et un important matériel sont tombés entre nos mains. L'ennemi a contre-attaqué sans succès.

De l'autre côté des Vosges, sur le versant alsacien, les avantages remportés par nos troupes n'ont pas été moins brillants. Nos progrès se sont étendus dans la région de la Fecht. Cette petite rivière est formée par deux branches qui se réunissent à Munster ; celle du nord descend du col de la Schlucht ; celle du sud passe à Metzeral, dont nos troupes se sont récemment emparées. Entre les deux branches, un contrefort qui descend du Hohneck se relève au-dessus de Munster en un sommet qui porte le nom de Reichackerkopf. Nos troupes ont avancé tout à la fois par le vallon de Metzeral, par le Reichackerkopf, où elles ont été très vivement contre-attaquées, et enfin par les crêtes au nord de la branche de la Schlucht, où elles ont réussi à culbuter l'ennemi de positions formidables.

Ces crêtes dessinent un arc de cercle dont la convexité est tournée vers le sud, du côté de la Fecht et de Munster. La concavité, qui regarde le nord, se creuse en cirque très raviné et boisé, dont le centre est occupé par les localités d'Orbey et de la Pontroye. Cette dernière est sur la route de Colmar à Fraize et Saint-Dié par le col du Bonhomme. Deux routes conduisent de la vallée de la Fecht dans celle de la Pontroye (vallée de la Weiss). L'une s'élève à l'ouest de Munster, traverse la crête et descend directement sur Orbey ; cette route est dans nos lignes. L'autre part de Turckheim, au débouché de la vallée de la Fecht dans la plaine alsacienne, et traverse la crête à Notre-Dame des Trois-Epis. Entre les deux passages, l'intervalle est d'une dizaine de kilomètres. La crête y présente une série de versants et de dépressions, et son principal accident se nomme le Linge, position dominante ayant des vues jusqu'à Notre-Dame des Trois-Epis. C'est cette position du Linge, ainsi que les sommets voisins, que nos troupes ont enlevée. Le tout était très fortifié et très solidement occupé. Nous y avons pris des mitrailleuses, un matériel important, et fait de nombreux prisonniers. Malgré des contre-attaques allemandes très violentes, tous nos gains ont été maintenus. L'ennemi a été repoussé avec de fortes pertes.

L'infériorité de l'armée russe au point de vue

de l'armement et des munitions est toujours manifeste. Dans ces conditions, malgré toute la vaillance des soldats et de leurs chefs, la lutte est pénible. Les Russes combattent avec une bravoure magnifique ; ils retardent sur tous les points les mouvements de l'ennemi par d'énergiques contre-attaques, et ils lui infligent des pertes irréparables. Mais, il n'en est pas moins à constater que si cet ennemi progresse lentement et difficilement, du moins il progresse. Il a franchi sur divers points l'obstacle de la Narew, et il menace Varsovie tout à la fois par le nord, l'ouest et le sud. On envisage la chute de la place comme une éventualité probable à bref délai.

Sans attacher à Varsovie une importance militaire comparable à son importance politique, il faut reconnaître que l'abandon de cette ville entraînera de nombreuses conséquences. La retraite de l'armée russe s'imposera dans de larges proportions. En premier lieu, il est clair que les lignes du Bug inférieur et de la Narew ne peuvent plus exister après la prise de Varsovie, puisqu'elles se trouvent tournées par le fait même. Alors, c'est la chute, ou tout au moins l'isolement absolu et par conséquent la résistance limitée de toutes les places de la Narew, à commencer par la plus importante, Novo-Georgiewsk. En outre, l'ennemi qui se présente actuellement vers Ivangorod par le sud et par l'ouest, y viendra aussi par le nord et l'est, débouchant de Varsovie. C'est donc l'investissement certain d'Ivangorod à bref délai, après Novo-Georgiewsk.

De fait, le centre de résistance des Russes devra reculer jusqu'à Brest-Litovsk, et les points d'appui de leurs lignes seront alors vraisemblablement Biélostok et Grodno, avec le Niémen moyen à droite, la Pripet et les marais de Puisk à gauche. Sur cette ligne, les Russes seront forts ; ils pourront résister et ils pourront attendre. Reste à savoir si les Allemands viendront les y attaquer. Il ne paraît guère probable, en effet, que les Allemands s'aventurent à poursuivre une campagne au cœur de la Russie, sans autre but déterminé que de détruire une armée russe qui leur échappera toujours, laissant derrière elle le vaste pays vide et dépourvu de communications. L'Allemagne peut décider, une fois la ligne du Bug atteinte, qu'elle a rempli son programme sur le théâtre oriental de la guerre, en réalisant la conquête totale de l'ancienne Pologne, après avoir délivré des Russes la Galicie. Dès lors, elle peut occuper solidement, et avec des forces réduites les lignes russes actuelles ainsi que les places fortes, et reporter contre nous et contre l'Italie une grande partie de ses armées devenues disponibles. Sans doute, tel peut être son programme. Mais elle doit aussi compter avec l'usure, qui chez elle va grand train : usure des effectifs combattants ; usure des ressources en hommes pour les entretenir, et enfin usure économique. Et en somme, quels que soient les événements militaires en Russie, c'est là, dans cette question d'usure et de durée possible, qu'est le nœud de la situation. Général BERTHAUT.

LA QUESTION DE L'OR

(Suite et fin)

Avec des transactions au moins aussi actives, il suffit à l'Angleterre d'une masse numéraire qui ne dépasse guère cinq milliards ; les opérations de banque qui suppriment les mouvements de fonds y sont beaucoup plus généralisées que chez nous. Il en est de même aux États-Unis et au Canada.

Cette somme serait cependant très insuffisante si elle n'avait pas comme adjuvants les virements et les compensations bancaires qui, sans avoir tout le développement désirable, ont néanmoins de l'ampleur, et surtout le billet de banque. Celui-ci, dont la fonction est de substituer un titre toujours remboursable à vue en numéraire aux effets de commerce à échéance de trois mois au plus escomptés par la Banque de France, ne remplace pas seulement dans la circulation la monnaie métallique toujours assez lourde, et d'un maniement difficile qui constitue l'encaisse de la Banque par un instrument plus portatif. Tandis que l'encaisse or et argent oscille ordinairement autour de quatre milliards et demi, le pouvoir d'émission de la Banque a été fixé en 1911 à 5.800 millions et porté ensuite à 6.800 millions. Le billet de banque n'a pas, en effet, pour seule garantie l'encaisse métallique ; il a aussi le portefeuille commercial composé des effets à échéance prochaine et le capital même de l'établissement qui est, non pas une institution de l'État, mais une entreprise privée s'administrant sous sa propre responsabilité.

En temps normal, le billet de banque a cours légal, ce qui veut dire qu'il a le pouvoir libérateur au même titre que les espèces d'or et d'argent et qu'il doit être accepté en paiement de n'importe quelle somme. Mais la Banque reste tenue de le rembourser en espèces, à vue, à toute réquisition.

Le cours forcé est une mesure exceptionnelle qui

n'a été appliquée que deux fois pendant le XIX^e siècle. Il fut établi une première fois par un décret du gouvernement provisoire du 15 mars 1848, au moment de la crise ouverte par la révolution de février et aboli par la loi du 6 août 1850 ; il avait donc été en vigueur pendant environ seize mois. Il fut de nouveau établi par la loi du 12 août 1870, dès les premiers jours de la guerre contre l'Allemagne et légalement aboli le 1^{er} janvier 1878. Mais il y avait plusieurs années déjà qu'en fait il avait cessé d'exister.

La loi du 5 août 1914 l'a de nouveau établi et elle a élevé à douze milliards le chiffre des émissions de billets que la Banque était autorisée à faire, limite qu'un récent décret a portée à seize milliards.

Le point essentiel du cours forcé est qu'il dégage provisoirement la Banque de l'obligation de rembourser ses billets en espèces. Mais ce régime diminue-t-il la confiance qu'il convient d'accorder au billet de banque et relègue-t-il celui-ci au rang des assignats, de triste mémoire ? Ce serait une grosse erreur de le croire. Les assignats reposaient sur un gage d'une réalisation fort incertaine et tout au moins lente et difficile puisque, pour les rembourser, il fallait commencer par avoir vendu les biens nationaux, lesquels, par les temps troublés que la France traversait alors, ne trouvaient guère d'acheteurs. De plus, l'État, pressé de se créer des ressources, émettait du papier pour une valeur cinq ou six fois supérieure à celle du gage et plus il en émettait, plus la dépréciation s'aggravait.

Dans le cas présent, il n'y a rien de semblable. La Banque de France, institution privée, est dans la situation d'un commerçant conscient de ses responsabilités, qui prend les engagements auxquels il sait qu'il pourra faire face et qui ne donne pas aveuglément sa signature. Le gage sur lequel repose sa circulation de billets est absolument certain ; les bilans qu'elle publie toutes les semaines prouvent d'ailleurs la solidité de sa situation.

Le public, auquel l'établissement du cours forcé en 1870, n'avait déjà inspiré aucune inquiétude a fait mieux encore cette fois-ci. Il a donné la preuve la plus éclatante de sa confiance en s'empressant de répondre à l'appel qui lui était adressé et de convertir en billets de banque les réserves de monnaie d'or qu'il détenait. C'est un fait sans précédent que, dans le courant d'une semaine, dans une période comme celle que nous traversons, l'encaisse or augmente de plus de soixante-dix-huit millions et qu'elle dépasse le chiffre de quatre milliards.

Chacun sait qu'il y a besoin d'or pour acheter à l'étranger les armes, les munitions, tout ce dont nous avons besoin pour assurer le succès final et pour suppléer à tout ce que le ralentissement, sinon l'arrêt presque complet de la vie économique, nous empêche de nous procurer soit par notre propre fabrication, soit par voie d'échange.

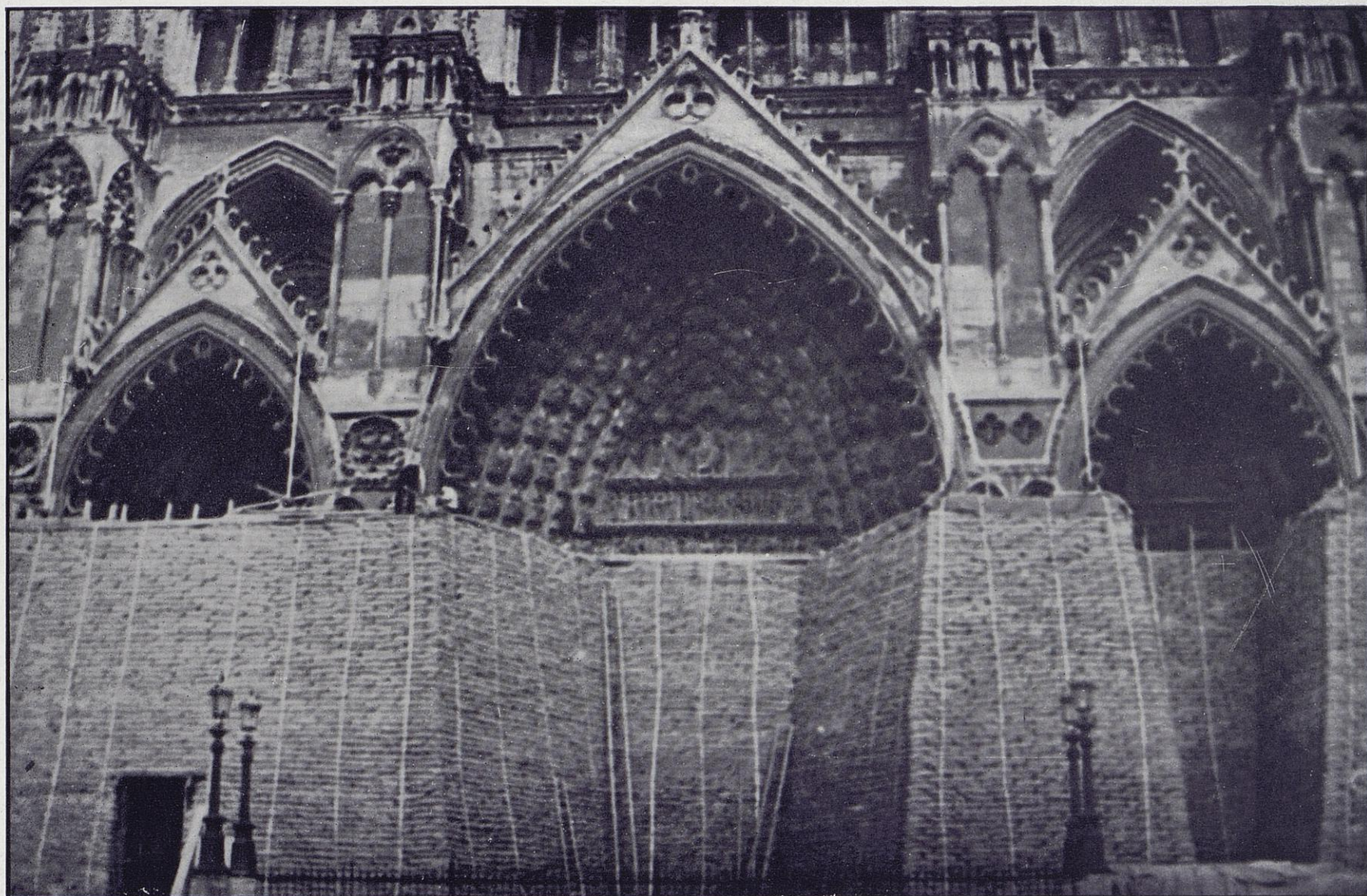
Il faut de l'or ! Il en sort de toutes les poches. Durant les quatorze premiers jours qui ont suivi l'appel aux détenteurs d'or, plus de quatre-vingt-dix mille personnes ont accouru aux guichets de la Banque et depuis lors, le mouvement n'a fait que se développer.

Du 27 mai au 29 juillet, les versements d'or à la Banque de France se sont élevés au chiffre de 222.001.660 francs.

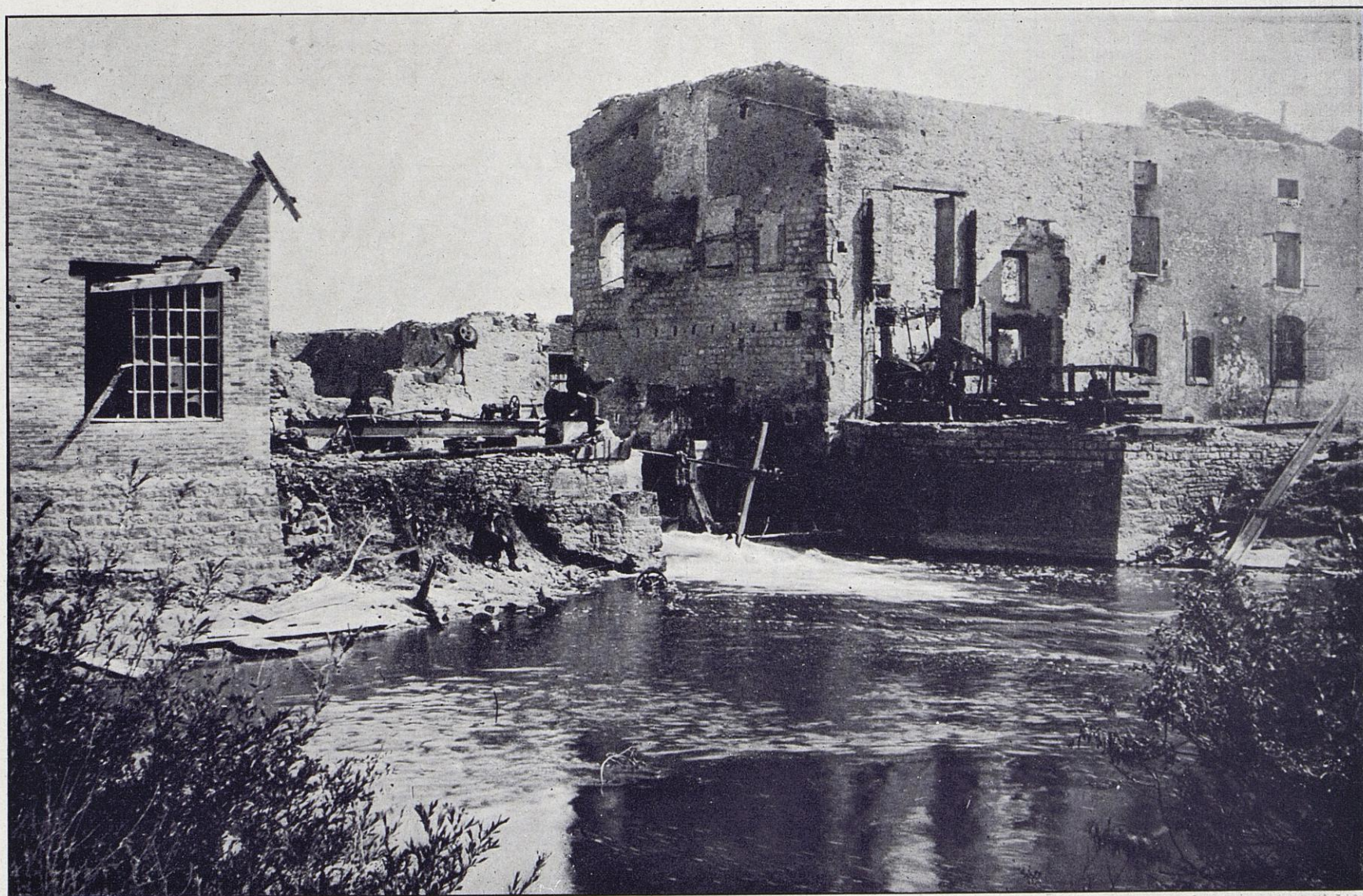
Cela montre la confiance que le public accorde à une grande institution qui a fait ses preuves depuis plus d'un siècle et rendu dans toutes les circonstances difficiles d'inappréciables services.

Cela montre aussi avec quelle patriotique fermeté la France est résolue à tout mettre en œuvre pour conduire à bonne fin une guerre que nous n'avons pas voulue, que nous avons fait les plus grands efforts pour prévenir, mais qui, une fois engagée, doit être conduite jusqu'au bout, afin que le monde soit désormais libéré du cauchemar qui, depuis un demi-siècle, pèse sur lui.

Georges DE NOUVION.



UNE BONNE PRÉCAUTION. — La réputation des allemands comme destructeurs de cathédrales est maintenant solidement établie. On prend chez nous contre cette fâcheuse manie de nos ennemis les précautions utiles. De crainte qu'ils ne s'avisent un jour que la ville d'Amiens possède l'une des plus belles cathédrales de France, on vient d'établir autour de ce monument une vaste protection de sacs de terre que leurs obus ne parviendront que difficilement à éventrer.



DANS LA RÉGION DU NORD. — Cette belle et puissante usine, installée à ..., qui fut si active et employa de nombreux ouvriers, — silencieuse maintenant et désolée, semble rester là pour attester l'acharnement des combats dont elle a été le théâtre.

LES LIVRES NOUVEAUX

Cédant aux sollicitations de nombreux admirateurs, des lecteurs fidèles de ses « quinzaines », M. Francis Charmes s'est déterminé à publier sous le titre de : *L'Allemagne contre l'Europe* (Perrin et C^{ie}, éd.), la série des articles qu'il écrivit pour la Revue des Deux Mondes, du 1^{er} mai 1914 au 1^{er} mai 1915.

Le nom de M. F. Charmes, — et il faut le regretter, — figure peu aux étalages et dans les catalogues des libraires. Il ne collabore guère qu'à la Revue fondée par Buloz, — qu'il dirige nul n'ignore avec quelle autorité judicieuse, — et où il donne deux fois par mois des chroniques impatientement attendues, qui tiennent plus de l'Histoire que de la Chronique, sont pour la plupart de l'Histoire. Le tort ordinaire de la chronique, son défaut, consiste, ainsi que l'exprime du reste l'éminent académicien, à n'appartenir qu'au moment, aux circonstances qui en fournissent la matière. L'auteur des *Etudes historiques et diplomatiques* possède le rare mérite d'avoir su faire de cette chose fragile, passagère, une chose supérieure aux contingences de l'actualité, d'avoir su en dégager le côté durable, d'avoir su en constituer un document essentiel et, par bien des points tout au moins, définitif.

Ami de Renan, disciple de Thiers qui favorisa ses débuts, M. F. Charmes a profité de l'expérience de ses deux illustres devanciers, recueilli leurs leçons et suivi leurs avis. Il a hérité du premier la souplesse et le scepticisme souriant, du second la clarté, l'abondance, le naturel. Ses qualités personnelles l'auraient pu pousser vers la diplomatie ; la *Carrière* ne le tenta pas longtemps, il lui préféra le journalisme. Il y a déployé une science profonde des nuances, une courtoisie qui ne se dément jamais même au plus fort des polémiques. Ce journaliste diplomate a l'élégance du joueur sûr de lui, qui est certain de porter son coup ; la plume est dans sa main comme le fleuret aux doigts d'un escrimeur consommé. Et en même temps, quelle lucidité d'esprit, quelle parfaite maîtrise de jugement !

M. F. Charmes réalise le publiciste selon la formule de Prévost-Paradol qui le voulait : *intègre, ferme contre les passions égoïstes, dédaigneux d'une popularité trop facile*. Très cultivé, ayant beaucoup lu, ayant beaucoup médité, M. F. Charmes a apporté une application très active à l'étude des problèmes contemporains qu'il s'est efforcé d'envisager sans parti-pris, avec une conscience qu'on serait heureux de rencontrer chez la majorité de ses confrères. Il est plusieurs manières de servir sa patrie. *A cette heure*, note M. Georges-Lévy, membre de l'Académie des sciences morales, tous doivent contribuer à la reprise ou la continuation de la vie nationale sous toutes ses formes. Il est bon que chacun travaille dans sa sphère, que l'industriel fasse tourner ses machines, que le commerçant vende et achète des produits, que le professeur enseigne, que le savant parle au peuple. M. Charmes s'est imposé la tâche, — il n'en existe pas de plus noble, — de rendre plus actif l'amour des Français pour leur pays, de lui créer au dehors des sympathies plus assurées, plus efficaces. En même temps il tire des événements actuels de précieux enseignements, de saisissantes visions. Jamais plus remarquable portrait ne fut tracé de l'empereur allemand et d'un bout à l'autre du volume où sont exposées les phases de l'immense conflit, l'évolution de cette guerre sans précédent, et d'une logique si rigoureuse, règne la même largeur d'appréciation, la même marque de sagace et profonde observation. Je conseille particulièrement aux pessimistes, aux timides, aux découragés, la lecture de ce livre. Ils se sentiront plus vaillants et plus Français après avoir parcouru ces pages et s'ils se souviennent que : *tant qu'il y aura des hommes, la rivalité de leurs intérêts et de leurs passions fera de la guerre une loi fatale ; s'ils se rappellent que : les nations ne se forment et ne durent que par la guerre* (Larroumet), ils y apprendront que les motifs de craindre sont largement compensés par ceux d'espérer et crieront eux aussi : Haut les cœurs et Vive la France !

Paul d'ABBES.

ÉCHOS

BONS MUNICIPAUX A 6 MOIS ET A 1 AN

On sait que, par suite des hostilités, la Ville de Paris se trouve momentanément privée d'une partie de ses importantes ressources. Aussi, M. le préfet de la Seine a-t-il, à la date du 14 juin, dans un mémoire sur la situation de la trésorerie municipale, appelé l'attention du Conseil municipal sur l'intérêt qu'il y aurait à procéder dès à présent à une nouvelle émission de *Bons Municipaux*, destinée à parer aux insuffisances de cette trésorerie jusqu'au 31 décembre 1915.

S'appuyant sur ce mémoire, le Conseil municipal prit, le 21 juin dernier, une délibération en vue d'une autorisation



M^{lle} PHILOMÈNE-ALICE COMBET
Infirmière à l'hôpital complémentaire n° 20, de Lyon. Elle avait quinze ans à peine lorsqu'elle réclama le droit de soigner nos blessés. Depuis un an, son dévouement ne s'est jamais une seconde démenti.

pour la Ville de Paris, d'émettre des *Bons Municipaux* jusqu'à concurrence de 120 millions de francs.

Un décret rendu en Conseil d'Etat, à la date du 13 juillet, vient de donner cette autorisation. Toutefois, l'Etat s'étant engagé à souscrire au nouvel emprunt, à concurrence de 37 millions, la Ville de Paris n'offrira au public que 83 millions de ses nouveaux bons.

L'émission, commencée le 24 juillet

à lieu par voie de vente directe au guichet, sans fixation de durée. Par suite, elle prendra fin dès que la somme de 83 millions de francs aura été encaissée.

Les nouveaux *Bons* seront soit au porteur, par coupures de 100, 500, 1.000, 10.000, 100.000 et 1.000.000 de francs, soit à ordre ; mais, dans ce dernier cas, la quotité de chaque *Bon* ne pourra être inférieure à 100.000 francs.

Leur échéance sera, au gré des souscripteurs, à six mois ou à un an.

Pour les *Bons* à six mois, l'intérêt, net de tous impôts, est fixé à cinq francs vingt-cinq centimes pour cent (5,25 0/0) par an. Pour les *Bons* à un an, il sera de cinq francs cinquante centimes pour cent (5,50 0/0) par an, également net de tous impôts.

Les souscripteurs acquerront un droit de priorité aux emprunts qui seraient émis par la Ville de Paris avant l'échéance de leurs *Bons*, qu'ils seront alors admis à remettre pour la libération des souscriptions à ces emprunts. Ils pourront exercer ce droit jusqu'à concurrence du montant des *Bons* qu'ils remettront à la Caisse Municipale et ces *Bons* seront, comme ceux de la première émission, repris au pair, plus l'intérêt couru depuis le jour où ils auront été souscrits.

UNE SOLUTION ÉLÉGANTE DU PROBLÈME ÉPILATOIRE.

Un procès qui s'est déroulé devant la troisième Chambre du Tribunal de la Seine a montré les dangers que peut présenter l'épilation par l'électricité et les Rayons X.

D'autre part, les épilatoires présentés sous forme de *Pâtes* ou de *Crèmes* ne peuvent avoir que des effets irréguliers et incertains.

Ces raisons font généralement préférer l'emploi de substances épilatoires à l'état de *Poudres*, que l'on dilue dans l'eau au moment de s'en servir ; c'est la seule manière d'obtenir un résultat appréciable. Or, pour éviter ces inconvénients que peut présenter ce mode opératoire, un inventeur a eu l'idée ingénieuse de fixer cette poudre sur un papier convenablement préparé et de constituer ainsi un *Épilatoire en feuilles* qu'il suffit de mouiller dans un peu d'eau et de maintenir deux ou trois minutes sur la partie à épiler ; après quoi les poils sont complètement absorbés.

C'est là une solution très élégante du problème de l'épilation. Cette préparation qui a été brevetée et déposée sous le nom de *Papier Papillon* se trouve chez les pharmaciens, parfumeurs, coiffeurs et dans les grands magasins, en pochettes de une feuille : 1 franc, et de dix feuilles :

LA SEMAINE

Le Parlement qui sait faire abandon de ses privilèges de rivalités et de discorde a célébré le 4 août l'anniversaire de la déclaration de la guerre. Manifestation émouvante et grave, fête des morts et des vivants, fête de la patrie éternelle. Un grand orgueil français enveloppe cette solennelle commémoration. On reproche parfois à nos hommes politiques de plagier les attitudes de la Convention. Nous pouvons emprunter à nos pères. N'oublions pas que, pris au dépourvu par la grandeur et la soudaineté des événements les hommes de la Révolution ne trouvaient leurs termes de comparaison et la flamme de leur éloquence tribunitienne que dans les souvenirs de la Grèce et de Rome. Il leur fallait le prestige du recul et des rhétoriques, Démosthènes et Plutarque, Cicéron et Tite-Live, le Parthénon et le Capitole, la roche tarpéienne et les gémonies pour élargir leurs gestes de Français. Non, c'est dans notre fonds national que nous puisons la richesse oratoire et morale. Il n'est pas juste qu'on nous en fasse grief.

Ainsi nous revivons ces heures tragiques qui furent les heures de tous. Nous entendons « dans nos campagnes » l'appel des tambours et des tocins, nous allons du premier succès au premier revers, du premier revers à la première victoire. Il convient que chacun, en son âme, accomplisse ce pèlerinage quotidien de gloire et de douleur. Que la journée qui passe se double du souvenir de la journée d'antan. L'esprit acquerra dans cette sorte

d'oraison patriotique les certitudes nécessaires et cette foi aux destinées françaises qui pénètre de lumière les disgrâces éphémères et les doutes d'un jour, il y sentira le pays, semblable au saule verdissant, tel que Ronsard l'a chanté, prendre vigueur de son propre dommage.

Et c'est une belle heure pour offrir au roi Albert :

*N'offensez pas par armes ni par noise
Si m'en croyez la province gauloise*

l'épée qui porte sur un champ semé des fleurs de la patrie, autour de la boulerolle et de la chape d'or, les armes des treize provinces perdues. C'étaient sous un doux ciel de purs joyaux ciselés par les siècles, dorés par le soleil et la vénération. Toute l'activité moderne, puissante, riche, créatrice, rayonnait dans le décor admirable du passé. Des brutes ont eu raison de ces fleurs de pierre, d'industrie, de beauté. Offrons au roi chevaleresque et dépossédé cette épée symbolique. C'est le serment de la France.

Nos enfants naissent à la conscience et aux choses dans un moment unique, il y aura intérêt, lit-on (je cite de mémoire) dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* à venir le plus tard possible sur cette planète. Le sage songeait alors à l'avenir de la science ; qu'aurait-il dit, en voyant comme aujourd'hui se former l'âme de nos enfants ? Il y a là un phénomène qui passe en grandeur, en émotion la découverte du radium et des ondes hertziennes. De quel cœur religieux le Renan qui recommandait aux élèves de Louis Le-Grand de tenir ferme à quelque chose d'éternel — la patrie — n'eût-il pas salué ces petits écoliers de Reims

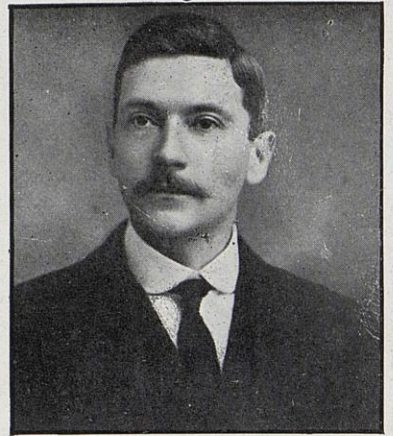
6 francs. La Maison H. D. Blaize, 137, boulevard Magenta, Paris, l'envoie par la poste contre mandat augmenté de 0 fr. 25.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Lieutenant Maurice FERTEY, Commandant la 23^e compagnie du 236^e d'Infanterie, Chef du Service « Publicité » des Magasins du Louvre, tombé glorieusement le 19 juin au Labyrinthe.

M. Alexandre Le Grand après avoir fait ses études au Collège Stanislas et au Lycée Louis-le-Grand, à Paris et passé brillamment ses examens de licencié ès-lettres et en droit, devint sous-directeur technique à la Bénédictine.

Mobilisé au début d'août comme lieutenant de réserve à la 1^{re} C^{ie} du 74^e d'infanterie, il fut proposé pour la Légion d'honneur pour sa belle conduite aux combats de Courgivaux et d'Esternay



M. ALEXANDRE LE GRAND
Sous-directeur de la Bénédictine, mort au champ d'honneur.

(Marne) les 6 et 7 septembre et cité à l'ordre du 3^e corps en ces termes : « Poussé avec sa section à plus de 400 mètres de la ligne de bataille, s'est maintenu face aux défenseurs d'un bois et a contribué à repousser une attaque allemande venant sur sa gauche ». Appelé au commandement de la 4^e C^{ie} du 74^e quelques jours après, il a été tué, le 26 septembre, d'un éclat d'obus à Thil, près Reims. La croix de guerre avec étoile de vermeil vient d'être remise à sa veuve, à Fécamp.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris

qu'on vient d'envoyer en vacances ? Ils ont étudié, ces petits, dans les caves de leur ville. Ils n'ont pas voulu désertier. Là-haut volait la mort, périssait la beauté, les hommes versaient leur sang, les choses avaient des larmes, et dans de nouvelles catacombes, les maîtres apprenaient aux élèves les paroles de vérité. Sous le meurtre, le feu, la barbarie, ils parlaient quand même de justice.

Commemorons ces grandes heures !

J. DE BARONCELLI.

LA CUISINE ET LA TABLE

Pour faire du bon thé.

Il y a cent manières, dit-on, de faire du thé, le tout est de le faire bon et le principal est d'avoir du très bon thé, ce qui est plus difficile que l'on ne pense généralement.

Voici la meilleure manière :

Passer de l'eau bouillante dans la théière, l'essuyer, y déposer la quantité voulue, suivant le nombre de tasses que l'on désire obtenir, verser un peu d'eau bouillante sur le thé ; quelques minutes seulement suffisent pour faire développer la feuille ; égoutter cette eau et verser la quantité d'eau bouillante proportionnée à la quantité de thé, le laisser infuser couvert et s'il est trop fort ajouter de l'eau bouillante. Il doit être parfait lorsque le thé est de qualité supérieure.

POPOTE.